

De Cocteau à la cinépeinture

par Gilles Marsolais

Par ailleurs, dans un autre registre, et sans vouloir faire la recension du FIFA, on se doit de citer quelques films consacrés à la photographie qui ont attiré

l'attention, dont deux courts métrages québécois. Dans *913*, Bertrand Carrière rend hommage aux soldats canadiens tombés sur les plages de Normandie en 1942, en réalisant et en filmant une installation photographique éphémère *in situ*, constituée de 913 portraits d'hommes en gros plan, qui sera détruite par la marée montante. Tout en suivant les étapes de ce projet artistique, son documentaire cerne les grandes lignes de cette opération militaire historique qui fut catastrophique : un débarquement de troupes au pied de falaises inaccessibles qui fut mené sous le prétexte de soulager le front russe et que les experts qualifient de boucherie inutile. Un court film d'archives, terrible, montrant une petite plage tapissée de cadavres de jeunes gens dans la vingtaine, en témoigne. En choisissant pour sujets de ses photos des figurants d'aujourd'hui afin d'ériger ce « monument éphémère », Bertrand Carrière actualise et universalise son propos. Quant à *La légèreté du flou* : Jean-François Bérubé de Jean-Pierre Dussault, Jean Fontaine et Mario Munger, il nous permet de découvrir la qualité du travail de ce photographe qui excelle dans le portrait d'artistes et qui y a fait sa marque dès sa toute première photo consacrée au chef d'orchestre Charles Dutoit, aussitôt suivie par les Riopelle, Christophe Lambert, etc. Travaillant à l'instinct, tout en ayant une solide maîtrise technique, il mise sur la participation du sujet photographié pour aller chercher le détail révélateur de sa personnalité. Aussi, ses propos dévoilent un homme réaliste, mais non cynique, face à ses conditions de travail, ce qui lui permet de départager sans douleur le travail alimentaire de la recherche. En témoignent ses séries magnifiques sur les nus athlétiques qui, privés de toute connotation



913 de Bertrand Carrière.

Photo : Bertrand Carrière

sexuelle, sont avant tout des sculptures d'une rare qualité plastique. Mais, on pourra être moins sensible à certaines de ses photos d'enfants, avec leurs gestes contrôlés et repris, où le flou est cultivé comme une preuve de naturel...

À tout seigneur tout honneur, *Henri Cartier-Bresson - biographie d'un regard* de Heinz Büttler s'impose comme un incontournable. Non pas parce qu'il révèle des secrets inédits, mais parce qu'il offre un condensé de la pensée et de la démarche de cet artiste qui a traversé le XX^e siècle en se trouvant toujours là où il le fallait au bon moment ! Être là à l'instant précis, afin de capter le personnage ou l'événement dans la bonne lumière et sous le bon angle, telle a toujours été sa devise. Pas question de pose, donc ! Cinéaste de l'instinct, pour lui « c'est l'œil surpris qui décide » dans l'instant même, en fonction de l'émotion du lieu ou de l'intelligence qu'on a de la situation, mais sans passer par la formulation d'une idée. Il ajoute même : « Si on a tiré juste, on n'a pas à recadrer ». Pour lui, dans ses choix d'intervention, le photographe est comme le

peintre devant ses couleurs. Sans doute pour suppléer à la modestie légendaire de Cartier-Bresson, peu loquace mais d'une sincérité désarmante, quelques personnalités du milieu artistique y vont de leurs commentaires sur son œuvre, mais, à part le photographe Elliott Erwitt, sans apporter grand-chose de plus aux photos qui parlent d'elles-mêmes.

Enfin, dans *Onze ans de couleurs*, Éric Tessier aborde le territoire inexploré de la cinépeinture, telle que Simon Goulet l'a expérimentée lors de la longue gestation de son court métrage *OïO* (1992-2003) qui, à peine terminé, a raflé un prix à Annecy et dans d'autres festivals, avant de faire l'événement à Montréal en étant projeté en continu, tous les quarts d'heure à raison de 44 projections par jour, pendant deux semaines dans une salle du réseau commercial du centre-ville ! Une folie douce qui ramène le spectateur à l'invention magique des frères Lumière et à l'audace du pionnier Léo-Ernest Ouimet avec son *Ouimetoscope*. Avec générosité, Simon Goulet expose dans le documentaire tous

les aspects, techniques, financiers et artistiques de sa démarche, dont la complexité échappe au profane. Ses lanciers de peinture dans le vide, à la main ou à l'aide de divers instruments, dont une catapulte de son invention, sont en réalité captés par la caméra au moyen d'un dispositif ingénieux, avant que les images ainsi obtenues à grande vitesse (360 images/seconde) ne soient à leur tour retravaillées sur ordinateur. Éric Tessier était loin de se douter que le tournage de son documentaire autour d'un « petit » film expérimental de neuf minutes, une cinépeinture qui lorgne du côté de Jackson Pollock, de Norman McLaren ou de Michael Snow, allait s'échelonner sur onze années. Son film illustre bien la part d'intuition qui intervient dans la démarche créatrice qui procède par tâtonnements, repentirs, échecs, etc. D'une pierre deux coups, il montre aussi à quel point il est absurde de vouloir « scénariser » à l'avance la démarche documentaire qui se doit d'être ouverte à l'imprévu. Le film sur l'art a encore un bel avenir devant lui... <